

Le semeur de Julie Perron

Olivier Lamothe

Numéro 167, juin–juillet 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71910ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lamothe, O. (2014). Compte rendu de [*Le semeur* de Julie Perron]. *24 images*, (167), 63–63.

Le semeur de Julie Perron

Henri Bergson est clair : lorsque l'on rit des choses – objets, animaux ou paysages – c'est du caractère social qu'elles revêtent que l'on rit en réalité, du caprice humain dont elles sont façonnées. N'est-ce pas de cette socialité reconnaissable, échantillonnée à même la réalité matérielle, que le cœur du cinéma documentaire est constitué ?

En compagnie des plantes, Patrice Fortier s'occupe de faire exister les saisons par le truchement de la production de semences. Doucement coloré, le Bas-Laurentien cultive des variétés anciennes de plantes. Il « régimente » cucurbitacées, choux-navets de Krosno et carottes blanches à collet vert. Mais pas trop, car il préfère leur laisser un peu de liberté de reproduction, explique-t-il avec une bienveillante nonchalance. Ses aubergines, constituées pour la grosse chaleur, ne sont pas « nounounes » de redouter la fraîcheur du Bas-du-Fleuve, tandis que la betterave, elle, préfère les embruns salins



et « s'en fout du vent ». La cinéaste, témoin des gestes ordinaires d'un labeur constant et de projets d'art agricole aux accents d'excentricité, recueille activement le bon grain d'un métier hors du commun, et d'un personnage l'étant tout autant.

Volontairement complice de l'image, le travail sonore donne forme à l'objet filmique. Ainsi prend place une musicalité des textures, dévoilant au grand jour l'animal humain dans sa pratique. Les piments séchés craquent, écrabouillés ; l'homme en dépoussière les graines de son souffle. Puis il marmonne en jouant dans les entrailles

filamenteuses, froides et visqueuses d'une énorme courge d'été, alors que siffle le vent d'hiver par un châssis de fenêtre ; plan rapproché d'un visage pensif et affairé.

Les horizons et les natures mortes, bien que bucoliques, évitent de s'embourber dans l'esthétisation à outrance : les herbes mortes de l'hiver rappellent la tâche à accomplir en vue du printemps, tandis qu'une transition faite de gros plans d'abeilles et de fleurs nimbées de soleil, brouhaha bien organisé de la nature, oppose le caractère profane des rituels païens à la pureté du travail de semencier.

Taillé comme un objet de cinéma, *Le semeur* est une proposition esthétique puisant son essence dans le labeur utile et précieux d'un brave et sympathique poète agricole. Ce faisant, il s'appuie sur le caractère social inattendu de gestes en apparence banals, le dévoilant subtilement, savoureusement. – **Olivier Lamothe**

Monuments Men de George Clooney

Fier défenseur du grand cinéma hollywoodien de l'âge d'or, George Clooney s'improvise avec *Monuments Men* sauveur de la mémoire artistique de l'humanité – un rôle taillé sur mesure pour lui, moustache d'antan à l'appui, qui renvoie très clairement à sa propre démarche en tant qu'auteur-acteur. Mais si, en théorie, cette énième collaboration entre Clooney et le scénariste Grant Heslov avait tout pour plaire, force est d'admettre que le film qui en résulte n'est aucunement à la hauteur des excellents *Good Night, and Good Luck* et *The Ides of March*. Comme si ce classicisme jusqu'alors élégant caractérisant la mise en scène de Clooney s'était figé en une sorte de maniérisme maladroit, sa vénération des modèles canoniques s'étant transformée en simple fétichisme au détriment de l'authentique souffle cinématographique, grand absent de cette démonstration bien intentionnée, mais au final un brin ampoulée de noblesse nostalgique.

L'anecdote, véridique, méritait pourtant d'être racontée. À la fin de la Seconde Guerre mondiale, une unité spéciale est rassemblée par l'armée américaine afin de protéger les trésors du patrimoine artistique européen des ravages de la guerre. Pour Clooney, c'est l'occasion rêvée de réunir au sein d'une même distribution spectaculaire Matt Damon, Bill Murray, John Goodman, Jean Dujardin et Cate Blanchett, pour ne nommer que ceux-là. Évoquant en ce sens



The Great Escape et *The Dirty Dozen*, le film offre à chaque star une occasion de briller. Car Clooney admire ses acteurs, les plaçant au cœur de sa démarche et ne manquant pas une occasion de les magnifier.

Malheureusement, on sent trop clairement le cahier des charges derrière l'enchaînement des scènes. Tant et si bien que l'ensemble, au lieu de trouver son rythme, paraît précipité malgré ce parti pris du réalisateur pour une certaine lenteur. Les bons moments du film sont ceux où les interprètes échappent à la progression de ce récit trop méthodique, trop mécanique, qui ne manque certes pas d'ambition en faisant d'un enjeu éthique son principal ressort narratif, mais qui n'arrive par contre jamais à conférer la gravité nécessaire à cette question pourtant fascinante qu'il pose : jusqu'où sommes-nous prêts à aller, individuellement et collectivement, pour sauver la culture humaine de la folie de l'homme ? – **Alexandre Fontaine Rousseau**